Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV. PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 21 SEPTEMBRE, 1878. NO. 47.

LE LOUISIANAIS.

JOURNAL OFFICIEL

—DE LA—

Paroisse St. Jacques,

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....$1.00.

Par carré de chaque publication subséquente ..... 75.

Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se règlent de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.

St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Comes, Donaldsonville.

Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.

Nouvelle-Iberie:—

Vacherie:—Morris Feitel.

CAUSERIE.

I.

Oui, causons, mais sans prétention, sans emphase, très simplement, ainsi qu'il convient à des campagnards.

Car nous ne devons point oublier que nous sommes des campagnards.

Et le *Louisianais*, le premier, devrait s'en souvenir, et ne jamais, comme il le fait souvent, sortir de son village, vagabonder par les rues et maraunder dans l'inconnu.

A ce jeu, qui lui est habituel, il s'est fait une assez mauvaise réputation; on lui reproche de fréquents libertinages d'esprit, et si le temps de voir les gens et les livres pensants n'était point passé, il risquerait fort de l'être un peu.

Il sent la fagot.

En effet, qu'a-t-il besoin de parler de ci, de là, à tort, à travers, sur toute chose, et avec une intempérance de langue vraiment singulière?

Et puis, les trois quarts du temps, pour ne pas dire toujours, sa prose est incompréhensible et boursouflée, quand sa rime est misérable et plate.

Sa rime ne vaut pas le diible!

Vous avez raison, brigadier.

Aussi, puisque nous sommes campagnard, puisque nous vivons parmi les campagnards, et puisqu'il n'y a rien de commun entre des campagnards comme nous et des avocats comme vous, parlons sans phrase, à la façon des champs et non à la mode des villes.

Gardons-nous également, guéri de folle présomption et de sotte philosophie, de soulever indiscrètement les lourds problèmes qui veulent des bras d'Hercule.

Mieux vaut, sans en chercher la cause, croire aux sorciers, aux miracles et aux merveilleuses découvertes d'Edison.

Or, c'est entendu, causons.

Mais de quoi et sur quoi?

Nous avons déjà dit, comme campagnard ou paysan, que la récolte de riz, vraiment superbe, était coupée, serrée et sauvée.

Nous pouvons encore dire que la saison est admirable pour la fenaison, que la fourche patentée de H. C. Colomb n'a pas sa pareille dans le monde, et que si le vent du nord, dont l'avocat-général Devens lui nait l'autre jour la force, eût soufflé quelques jours de plus sur St. Jacques et sur St. Jean Baptiste, nous aurions certainement eu une gelée blanche et des cailles de laurier.

Les cailles de laurier sont peu de chose.

Mais la gelée blanche, voyez-vous, est une véritable bénédiction pour les régions pestiférées. Elle vaut, à elle seule, pour la destruction de l'abominable fléau, plus que toutes les prières, toutes les neuvaines et tous les médecins.

Car les médecins, d'accord au chapitre de la bonne volonté et du dévouement, sont très peu d'accord sur les autres points.

Mais espérons que la science, avec ses observations, ses études, ses richesses et ses découvertes, finira par nous délivrer d'une partie des fléaux qui désolent l'humanité.

Que si la médecine, comme spécifiques et moyens curatifs, marche à pas lents et par des chemins obscurs, elle a pour elle le grand jour et le lumineux domaine de l'hygiène.

Les épidémies, fièvre jaune, peste noire ou choléra, sont des effets. Il n'est pas impossible de remonter à la cause, et conséquemment de la détruire. Est-ce que la lèpre antique, que fut aussi la plaie du moyen âge, existe encore aujourd'hui? Et si la propreté, dans une maison et chez l'individu, est un grand principe de santé, pourquoi la ville et le pays se dispenseraient-ils d'être propres? Les édiles devraient être des médecins.

Mais nous nous éloignons des champs.

C'est que les champs eux-mêmes, quand la ville est infectée, ne sont pas à l'abri du danger. L'infection se propage aisément. Mais ce n'est assurément pas aux champs, à la campagne, loin des tas de maisons et des agglomérations d'hommes, que l'épidémie prend naissance.

C'est dans la ville que le fléau se couve.

Et pourquoi?

Voyez vos rues, vos maisons, vos lieux, vos ordures et le reste.

Rappelez-vous que la Bible, qui n'est pas un mauvais livre, non seulement vous parle de lépreux, mais encore de maisons lépreuses.

Et la santé de l'homme est en harmonie avec la maison qu'il habite. L'homme lépreux et la maison lépreuse ne font qu'un, et les murs n'ont pas seulement des oreilles tragiques, mais encore des plaies et des poisons.

II.

Nous disions donc que les campagnards de notre paroisse rentraient leurs foins, leurs fourrages et leur maïs.

Et cela, voyez-vous, n'est pas absolument secondaire. Point d'habitation sans cela. Mauvais navets, mauvais récolte. Il vaut donc mieux, en cette saison, faire son fourrage, son foin et son maïs, qu'aller écouter les sottises et les grossièretés de Denis Kearney ou des autres.

Ce Denis Kearney est positivement un *humbug*. Des injures, des mots creux et des arlequinades, voilà son éloquence. C'est un politicien et un bobineur comme les autres. M. Denis Kearney. Et c'est un faux ouvrier.

Nous en avons de semblables par ici.

L'un veut être sénateur, l'autre veut être juge, le troisième aspire au shérifat, le quatrième, comme les précédents, ne veut pas travailler, et ces précieux inventeurs-là se disent exclusivement les amis et les serviteurs du peuple.

Ils aiment le peuple, ils portent le peuple dans leur cœur, et si le peuple n'avait point de tels défenseurs, le peuple perdrait ses droits, ses libertés et ses titres.

Ce sont eux qui nourrissent le peuple.

Oui, à la façon des vampires.

Mais, malheureusement, ici comme ailleurs, les charlatans de la politique exploiteront longtemps encore la crédulité et l'imbécillité des gens.

Quoiqu'il en soit, tout en plaignant les naïfs, rentrons nos foins, serrons notre maïs et travaillons. Travailler est la loi, et le travail n'a pas de mécomptes.

La récolte de maïs, du reste, comme la récolte de riz, a été des meilleures. La Louisiane, cette année, n'aura point de maïs à acheter dans l'Ouest. Et c'est là un point économique important.

Car le maïs, au besoin, est le pain.

Et quand vous avez prélevé la part qui revient à la maison, à la table et aux gens, le reste trouve naturellement son emploi. Les animaux domestiques, qui sont nos compagnons et nos serviteurs, ont droit à une nourriture abondante et fortifiante. Quant à la basse-cour, cette véritable richesse de la ferme, quand les renards et les voleurs ne la dévalisent point, elle est impossible sans maïs. Sachons également que nous pourrions bien nous passer des jambons sucrés, des épaules vertes et de la graisse rance de l'Ouest. Mais il faut, pour cela, que la plantation d'hier, toute en sucre et en coton, se transforme en ferme.

Pourquoi non?

Et pourquoi, quand la chose est possible autrement, resterions-nous éternellement tributaires des autres?

Comment donc faisaient nos pères Acadiens, qui vivaient mieux que nous et qui valaient mieux que nous?

Mais il ne faut point parler de cela. Depuis que nous baragouinons un peu l'anglais des Saxons ou des Yankees, il ne convient pas qu'on nous rappelle une origine oubliée. Je me nomme John, Peter, Smith et Brown! Ma mère était Kate, Mary, ou Lisbeth! Je ne compends pas le français. *How do you do?* Et il serait même bon que la prochaine Législature, à laquelle appartiendront sans doute Demas et Miles, changeât les vieux noms de ce pays. Le mot *Louisiane* nous déplait. Quant à celui de *paroisse*, n'est-il pas hors de mode et de saison? C'est une dénomination religieuse et dévotieuse. Mais il sied de dire: le comté de Banks, le comté de Grant et le comté de Butler. Il faut être de son temps, et les Acadiens, avec leurs vieilles modes, sont du temps passé.

Or, le foin est serré, le maïs est rentré, et l'on se dispose à couper le bois.

Car il faut du bois, et pour le foyer et pour la sucrerie.

Mais si nous en croyons certain vent de nord, la venue des canards, le passage des oies sauvages et le professeur Tice, l'hiver n'est pas loin. Il sera rude. Un vieux nègre de notre voisinage, qui a fait des remarques, nous affirme même que nous aurons de la neige cet hiver. En tout cas, la remarque des canards et des oies sauvages a sa valeur, et le passage des grues, un signe pour qui regarde en l'air, nous porte à croire que les aruspices de Rome n'étaient pas absolument des coquecigrues. Et l'historien Michelet, qui s'est beaucoup occupé des oiseaux, non pour les tuer mais pour les étudier, prétend que si Napoléon I avait tenu compte du passage des grues sur sa tête, son aigle n'aurait point été se faire blesser mortellement dans la désastreuse campagne de Moscou.

Pour nous autres, gens des campagnes et de la Louisiane, ne tuons jamais les carenceros.

Vous savez pourquoi. La fièvre jaune suffit.

III.

Et la canne à sucre?

Elle n'est pas vilaine. Elle est bien plus avancée cette année que l'année dernière, et si rien de malencontreux n'arrive, comme nous le désirons sincèrement, on la roulera sans perte et à profit.

Et il est très nécessaire qu'il en soit ainsi. Car l'année dernière, vous le savez, avec sa gelée intempestive et diabolique, fut des plus pour la canne, et une année pareille en livrerait plus d'un aux officiers du fisc, de la saisie et de la vente.

Mais, Dieu merci, car il faut remercier Dieu en toute chose, nous n'aurons pas de désastre. Les apparences sont bonnes, et nous touchons presque à la réalisation. A la première gelée blanche, qui est prochaine, les cheminées des sucreries *boueneront*.

Le mot *bouener*, qui vient des Antilles, est un mot usité dans nos campagnes. Nous avons encore, tout près d'ici, au dessous du collège Jefferson, un canton nommé la *Palate à la boueane*. L'Ascension, notre voisine, bien connue par sa magnifique cité de Donaldsonville, possède également une *Palate à la boueane*. Ce n'est pas, bien entendu, qu'il y ait en ces lieux plus de *boues* que partout ailleurs, mais *boueener* signifie tout simplement *fumer*. La cheminée qui fume, le bateau à vapeur qui fume et l'homme qui fume, *boueenent*. Evitons toutefois de faire du boueau.

On roulera donc bientôt.

En vérité, nous ne sommes pas protectionniste, et le libre échange, en matière de produits comme en matière d'idées, ne nous semble pas absolument mauvais. Nous y marchons même à grands pas. Mais, ne serait-ce que par exception à la règle, et parceque c'est une question de vie et de mort pour la Louisiane, nous pensons que le Congrès des Etats-Unis ne saurait trop protéger notre industrie sucrière, qui est une industrie vraiment nationale. Il devrait bien aussi, après avoir si largement et si follement distribué les terres publiques aux capitalistes et aux compagnies, s'occuper un peu des levées du Mississipi, qui est un fleuve national.

Car la Louisiane, appauvrie, visitée par tous les fléaux d'Egypte, pas très loin de la ruine, est menacée chaque année de submersion. Ses levées se rongent, s'affaissent et ces seront bientôt de la protéger. Mais il n'est point en son pouvoir de lutter seule contre le redoutable fleuve qui fait sa richesse et sa terreur. Que les Etats-Unis y songent donc! Quant à nos représentants au Congrès, s'ils sont Louisianais, ils doivent avoir pour premier et pour principal souci l'entretien des levées qui protègent la Louisiane.

Pas de levées, que devenons-nous?

Produisons-nous encore du coton, du sucre et du tabac?

Et que deviendrait la Nouvelle Orléans, qui commence beaucoup à ressembler à une ruine, dont les entrailles crient souvent la faim, et qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre méconnaissable de sa grandeur passée?

Quand nous pensons à la Nouvelle Orléans, nous sommes triste.

C'est que l'épidémie la désole. Puis, si le pauperisme et la misère ont pénétré dans les rues et les maisons de la métropole du Sud, comme on la nommait jadis pompeusement, c'est un peu notre faute à tous, mais principalement la faute à la Nouvelle-Orléans elle-même.

L'homme des champs, le noir, le travailleur, leurré par les bébelles de la ville et ébloui par les mensonges de la politique, a follement quitté sa paroisse et son village, sa cabane et son habitation, où il produisait, vivait, pouvait améliorer sa condition, pour aller se perdre dans la grande ville du dévergondage, de la faim et du prolétariat.

Nous ne voulons point chanter les champs, *rura*, à la façon de Virgile, et nous ne le pourrions guère avec notre pauvre langue et notre misérable prose; mais, vraiment, si les vingt ou trente mille ex-travailleurs que la Nouvelle-Orléans a recueillis pour la misère, et qui ne l'embellissent point, retournaient au champs, à la charrue et à la production, le pays se porterait un peu mieux. Le champ désert et la ville pleine, c'est là une triste économie politique. Nous avons bien le miracle de plusieurs milliers d'hommes nourris par la multiplication de quelques pains et de plusieurs poissons; mais les miracles de cette nature ne se reproduisent plus. Il faut travailler pour produire, pour consommer et pour vivre. Et c'est aux champs qu'est la vie, puisque le champ vous donne le blé, le maïs, le riz, la canne à sucre, le coton, le tabac, les choux, les carottes, les navets, les pommes de terre, et aussi le gombo si cher aux créoles.

Il n'y a rien de tout cela dans les villes, qui ont le plus ordinairement trop de cabarets, trop de lupanars et trop de boue.

IV.

Aussi, campagnards et paysans, restons chez nous, où nous sommes mieux qu'ailleurs.

Mais, toujours en causant, après avoir parlé de choses et d'autres, que dirions-nous bien encore?

Car on ne peut pas constamment parler de pluie, beau temps, maïs, riz, sucre, foin, bois et charrue.

Et nous vivons en société, politiquement, en voisins, en citoyens, en paroissiens, dans une patrie. Nous avons un gouvernement, des lois et des magistrats. Il n'est permis à personne de vivre dans l'isolement.

Adonc, il paraît que nous aurons très prochainement des élections.

Importantes?

Elles le sont toutes.

Un représentant au Congrès, un sénateur, un législateur, un juge de paroisse, un shérif, des juges de paix, des constables et un jury de police, tout cela est assurément quelque chose.

Et il n'est pas indifférent que ce quelque chose soit bon ou mauvais.

Celui qui dirait je m'en *fous-ben* dirait certainement une énorme bêtise. Il mériterait aussi, comme leçon de convenance et de patriotisme, que son représentant fût un âne, son sénateur une bourrique, son législateur un coquin, son juge un prévaricateur, son shérif une buse, son jury de police et d'administration un tas de pillards, et que lui même fût le dindon de tous ces gens.

Cela arrive quelquefois.

Mais ceux qui s'en fichent bien sont tellement naïfs. Il n'est pas indifférent d'avoir de bons ou de mauvais gouverneurs, législateurs, administrateurs ou fonctionnaires publics.

En voulez-vous, en bas, puisque nous n'avons pas l'habitude de regarder en haut, deux ou trois preuves convaincantes?

C'est facile.

Et il s'agit du Jury de police et du Bureau des écoles.

Or, gens du *m'en fous ben*, regretteriez-vous donc la précieuse administration radicale d'hier, et penseriez-vous par hasard que les démocrates de notre *Police Jury* et de notre *School Board* ont été des propriétaires et des pillards comme feu Underwood, feu Hunsaker et feu l'Homme au sceau!

Si tel est le cas, vous avez peut-être raison.

Mais si jamais nous avons été tirés de la boue et de la crotte, et d'une crotte épaisse et puante, c'est il y a deux ans. Il nous en reste même un peu au bas des culottes. Mais, par qui, je vous prie? Si le jury de police démocratique, c'est-à-dire des Poché, Bourgeois, Fereband, Duillet et autres, n'avait point mis son intelligence, son désintéressement et son honorabilité dans l'administration de nos affaires publiques et paroissiales, coupé court aux gaspillages de toute nature, mis fin aux spéculations de tout genre, supprimé la fausse monnaie par la monnaie courante et légale, payé, économisé, régularisé, etc, en vérité, nous aurions des dettes et de la crotte par dessus les oreilles. Mais, grâce à lui, après la rédemption des folies et des pillages d'hier, nous pourrons demain alléger nos impôts et nos charges.

N'est-ce donc rien?

Et si cela vous déplaît, dites un mot et écrivez une ligne à Underwood et à Hunsaker.

Ces deux messieurs, dont le *carpet bag* est vide, se feront un vrai plaisir de revenir parmi nous et d'administrer de nouveau nos affaires locales et paroissiales.

Ils aiment volontiers les gens qui disent: *M'en fous ben.*

Peuple, mon ami, si tu veux qu'on t'estime, sois juste. Mais si tu dédaignes les fidèles serviteurs, si ton indifférence va jusqu'à confondre les bons et les mauvais, attends-toi à tout et ne te plains de rien. Crois bien aussi que personne ne te plaindra. Une fois dans le macaque, et par sa faute, il faut se taire, bien souvent même y rester. On n'en sort pas facilement, dit la sagesse.

Mais nous ne rappelerons point parmi nous, afin de leur confier notre honneur et notre bourse, les très illustres radicaux Underwood, Wittgenstein, Hunsaker, l'Homme au sceau et autres.

Quant aux Bureaux des écoles présidés par Dickerson et les siens, faut-il donc les regretter?

Les administrateurs de ces temps ne savaient pas lire, les professeurs le savaient à peine, les écoles publiques étaient ouvertes pendant trois mois dans l'année, et la population blanche ne possédait pas même une école.

Qui sait?

L'instruction est peut-être bien une mauvaise chose et le livre une abomination. En ce cas, le Bureau démocratique des écoles, qui a ouvert seize écoles dans la paroisse, qui les a confiées à seize professeurs convenables, qui les a tenues ouvertes pendant douze mois de l'année, qui se propose de les rouvrir au 1r. Octobre, et pour les blancs comme pour les noirs, ferait sans doute bien de remplacer l'école par un cabaret, le professeur par un barkeeper et le livre par une bouteille de whiskey.

Car s'il faut se moquer de tout, moquons-nous des écoles.

V.

Oui, peuple, sois juste, et sois aussi raisonnable.

Mais l'indifférence est une mauvaise qualité, et toutefois il est possible d'accoupler ces deux mots. Et il n'est pas plus permis d'être indifférent aux choses de sa patrie qu'aux choses de sa maison et de sa famille.

Quand la patrie, qui est tout le monde, est malade, quand la cité boite, quand la paroisse a la fièvre ou la colique, il est certain que la maison et la famille s'en ressentent. En d'autres termes, si le feu prend à la ville, suis-je bien sûr de n'être point brûlé? Et si l'épidémie, dont l'aile est ténébreuse et mortelle, s'abat sur une contrée, dois-je me croire à l'abri du fléau? Car nous sommes solidaires en toute chose. Mais si vous supposez qu'on puisse être homme sans être citoyen, vous supposez assurément mal.

Le citoyen a des droits, des titres et des garanties que le non citoyen ne possède pas. Il peut élire et être élu. Il est le maître et le gouvernement. Il ne saurait devenir esclave que par sa propre volonté. C'est en lui que se trouve le pouvoir. Et il a fallu des millers d'années de luttes, d'héroïsme et de combats pour que cette vérité démocratique et cette liberté précieuse fussent acquises à l'humanité.

En doutez-vous, honnêtes campagnards? Serions-nous encore Américains, messieurs, si nous avions une autre doctrine et un dogme contraire? Voyons, si demain le Congrès des Etats-Unis, en vertu d'un nouvel amendement constitutionnel, nous supprimait la citoyenneté politique et le suffrage universel, accueillerions-nous cette suppression par des battements de mains et par un applaudissement général?

Si le Congrès tentait une semblable chose, nous croyons bien que le peuple des Etats-Unis l'écraserait comme une punaise. Et il ferait bien. Mais ne craignez rien, braves gens, et pensons fermement que la démocratie n'est pas une muscade qu'on escamote facilement.

Alors, si nous tenons à la démocratie, à la liberté, à la citoyenneté, au suffrage universel, c'est-à-dire au pouvoir, et si nous sommes disposés à conserver intacts nos droits et notre autorité, pourquoi donc, à l'heure de l'enregistrement, qui précède l'heure du vote, bâillerions-nous, fermerions-nous l'œil et nous endormirions-nous dans le *fous-ben* de l'indifférence, de la nonchalance et de l'égoïsme?

Car celui qui n'est point enregistré ne vote pas. Il est citoyen sans l'être. Il ne compte pas plus que l'enfant, la femme, l'idiot, l'Irlandais, le Chinois, le Japonais ou n'importe quel étranger. S'il est vivant, il vaut un mort. Lui reste-t-il même le droit de se plaindre ou de protester? Ne s'est-il point désarmé et mis au rang des femmes, des enfants et des étrangers?

Le noir, citoyen d'hier, sait cela.

S'il n'est pas bien malin, l'a au moins la conscience que l'homme et le citoyen sont une même personne, et que l'un tomberait facilement sans l'autre. Aussi n'a-t-il pas besoin qu'on lui dise deux fois: Fais-toi enregistrer; et si le blanc, par une raison qui n'en serait pas une, lui abandonnait le scrutin, l'élection et le pouvoir, comme aux temps de Warmoth et autres, le noir ne se plaindrait point.

C'est qu'un vote n'est pas précisément rien. Il vaudrait mieux dire que c'est tout. Car c'est une arme puissante, pacifique et souveraine, —l'arme des hommes libres et des peuples libres. Si vous ne la possédez point, vous êtes esclaves à différents degrés, et votre gouvernement, qui est hors de vous, devient une oppression. Il vous faut alors, pour le changer, le modifier ou vous en débarrasser, recourir à la révolution et à la force. Mais le vote vous dispense de la violence et vous assure l'ordre et la paix.

A quoi bon tout cela?

Et qui donc ignore ces choses élémentaires?

L'étranger qui vient ici, d'Allemagne, d'Irlande et d'ailleurs, a pour premier soin, au jour de son arrivée, de demander accès dans la cité et la patrie. Il en comprend les multiples avantages. Etranger, qu'est-il, et citoyen, que n'est-il pas? Il n'y a que les hautes fonctions de président de la République auxquelles il n'ait pas le droit d'aspirer. Mais il peut devenir législateur, sénateur, gouverneur, ambassadeur, juge, magistrat et général. Les preuves sont là. Mais sans le vote, sans le bulletin ou *ticket*, que pourrait-il bien devenir?

Ne crachons donc point sur un droit si précieux.

Et quand nous voyons de vieux noirs de soixante quinze ans, jambe traînante et bâton à la main, peut-être même nés en Afrique, se rendre au bureau d'enregistrement et au poll, nous pouvons bien dire aux Louisianais qui sont blancs, qui sont jeunes, qui doivent être vaillants, et qui crieraient certainement très fort si on voulait leur ravir leurs droits et leurs titres:

Et vous?

Oui, vous?

Car le vieux noir, dont la jambe traîne et dont l'intelligence est peut-être obscure, comprend ses intérêts et fait son devoir, tandis que l'autre, dans son indifférence ou son insouciance, néglige les uns et ne remplit pas l'autre.

Or, sans plus de longueurs, d'histoires et de causeries, faisons-nous enregistrer, votons convenablement et prouvons que nous avons une patrie, une démocratie et une famille.

ICI ET AILLEURS.

Semaine.—Les jours de la semaine qui vient sont consacrés aux saints et au saintes dont les noms suivent:

Lundi, St. Lin—mardi, St. Andoche—mercredi, St. Firmin—jeudi, Ste. Justine—vendredi, Sts. Côme et Damien—samedi, St. Venceslas—dimanche, St. Michel.

—Lin fut le deuxième pape et le successeur de Pierre. Il subit le martyre.

—Andoche fut sanctifié pour sa piété.

—Firmin fut le premier évêque d'Amiens. Il subit le martyre vers l'an 287.

—Justine fut martyre à Nicomédie en 304.

—Côme ou Cosme, patron des chirurgiens, naquit en Arabie. Damien fut son frère et pratiqua aussi la médecine, mais gratuitement. Ils furent tous les deux martyrisés vers la fin du IIIe. siècle.

—Venceslas fut roi de Bohême en 925. Il releva les autels renversés par Drahomire, sa mère, qu'il bannit.

—Michel, *semblable à Dieu*, fut archange et saint. Casque en tête, lance en main, beau et jeune, il combat, renverse et foule aux pieds les mauvais anges. Michel est le chef des milices célestes.

Les archanges ne vieillissent pas.

Erreur.—Nous croyons que le correspondant orléanais de l'excellent *Franco américain* se trompe.

Car il écrit:

"Comme la population noire ou de couleur de la Louisiane a été jusqu'ici préservée du fléau, les planteurs des paroisses St. Jacques, St. Jean Baptiste, St. Bernard, Ascension, Terrebonne, St. Charles, Plaquemine, Jefferson, enfin d'un rayon de 90 à 100 milles autour de la Nouvelle Orléans, tiennent compte de cette immunité. Ils refusent d'employer des blancs aux travaux agricoles, de crainte de les voir abattus par la fièvre jaune."

De toutes ces paroisses, croyons-nous, une seule est en quarantaine, Terrebonne, et toutes les autres sont ouvertes à tous.